

2

Ighil-Ali

Quand j'ouvris les yeux, Taïdhelt, la femme du grand-père Hacène-ou-Amrouche, tenait mon bébé dans ses bras et détaillait ses traits ; il n'avait que quarante jours.

— Il ressemble aux enfants de ta belle-mère Djohra. Il a les mêmes cheveux noirs ; il en a surtout les pieds et les talons.

Je me levai péniblement, car mes genoux me faisaient mal ; j'avais dû prendre froid en traversant le col. Mon mari et moi fûmes installés dans la maison aux provisions. Avec mes petites économies — trois cents francs — j'achetai des couvertures.

Au désespoir de mon beau-père, la fiancée destinée à mon mari était retournée dans sa famille. Il alla demander au cheikh si la loi coranique lui permettrait de se marier avec elle ; mais les parents de la jeune fille refusèrent d'infliger comme co-épouse à ma belle-mère celle qui aurait dû être sa bru.

Je m'installai, plutôt mal que bien, dans la grande pièce. Je m'étais procurée un berceau à la mode du pays, rond, fait de branches de laurier-rose et de cordes tressées. On le suspendait à une poutre, un lien très long attaché à la nacelle permettait de bercer l'enfant. Une natte ronde servait de paillasse ; des bouts de couvertures donnés par les Sœurs tenaient lieu de literie.

Je constatai que l'atmosphère de cette maison différait de celle de chez nous : les femmes, ici, étaient superficielles et coquettes, la demeure très grande mais sale, le sol de terre battue, rugueux comme au premier jour de la construction, les murs noirs de suie n'avaient pas été blanchis depuis l'origine. Tout autour s'alignaient des jarres d'huile. Je supposai que les femmes devaient filer la laine : au fond de la pièce, un burnous était sur le métier.

Il existait deux sortes de nourritures : l'une de blé, pour les hommes, l'autre d'orge, pour les femmes. Je remarquai qu'il y avait beaucoup de gaspillage.

Dans la maison vivaient ma belle-mère Djohra et ses deux filles dont l'une, Ouahchia, que nous avons recueillie malade, à l'hôpital, devait mourir au mois de septembre, et l'autre, encore jeune, Reskia. Il y avait aussi Douda et ses filles.

Ma belle-mère Djohra, comme l'année précédente, et comme toujours disait-on, était chargée des travaux extérieurs, apportant les figes de Barbarie, et l'eau dans des outres en peau de bouc. Elle était très robuste, large d'épaules, un peu trapue, pas très intelligente, mais rusée et pleine de bon sens. J'avais voulu, dès mon arrivée, l'appeler « maman », comme il se fait dans mon village, mais voyant que cela lui déplaisait, je l'appelai *Lalla* — madame. Je mangeais avec tout le monde la galette et le couscous, mais mon mari ne voulut pas se contenter de cette nourriture. Il acheta quelques pâtes, des pommes de terre, et nous fîmes marmite à part.



Un matin, nous vîmes s'ouvrir toute grande la porte cochère, et une mule chargée entra, tirée par un homme de haute taille, vêtu de beaux burnous blancs. J'ai toujours gardé la vision de cet homme : de la lumière se dégageait de lui. Il avançait lentement vers la cour, tandis que toutes les femmes se portaient à sa rencontre, lui embrassaient la tête et lui disaient :

— *Aâsslama a Dhada Hacène !*

Je m'approchai timidement à mon tour et embrassai sa tête qu'il avait inclinée vers moi.

On déchargea la mule. Il monta l'escalier pour aller voir Taïdhelt, sa femme, gardienne, disait-il, de ses trésors.

Ma belle-mère m'avait fait la leçon : je devais obtenir des bijoux du grand-père. Le lendemain, tenant le petit dans mes bras, j'allai le présenter à son aïeul, qui d'ailleurs m'était très sympathique. Avant de sortir, je lui demandai timidement quelques bijoux ; il se tourna vers Taïdhelt :

— *Efkeas ats'sguerouah !* Donne-lui, qu'elle fasse du bruit ! dit-il.

Peu après, il partit pour Alger. J'ai su depuis que Boumezrag, le frère du Bach-Agha qui s'était insurgé en 1871, avait fini sa peine. Il revenait de déportation et le grand-père, qui l'avait connu à Bordj-bou-Arreidj avant la révolte et était très lié avec lui, avait tenu à le saluer à son retour d'exil.

Taïdhelt me donna des fibules et un *kebekhal* — anneau de cheville. Le grand-père revint d'Alger quelques jours après, peiné du changement qui s'était opéré en son ami ; il oubliait qu'ils s'étaient séparés depuis près de trente ans, et que lui-même avait vieilli.

Je pus alors détailler ses traits. Il devait avoir soixante-dix ans à l'époque dont je parle. Sa haute stature était encore rehaussée par le guennour, coiffure des Aïth-Abbas. Son teint était très blanc, le nez un peu court mais de jolie forme, le menton volontaire, la bouche petite, et bien qu'il fût chauve, et que ses dents fussent toutes tombées, il avait encore belle allure. Une sorte de dignité et de grandeur se dégageaient de sa personne. J'ai su plus tard que la lumière qu'il répandait était le privilège des êtres aimés de Dieu.

Il repartit pour Tizi-Aïdhel : c'est là qu'il résidait toute l'année ; la vie y était plus facile qu'à Ighil-Ali, et les champs plus fertiles.

La première scène pénible fut occasionnée par notre religion : mon mari et moi devions aller à la messe, le dimanche matin. Les Pères avaient fait construire, pour les ménages chrétiens, de petits logements à proximité de la Mission, ainsi les femmes converties pouvaient-elles pratiquer leur religion sans passer par le village.

Les coutumes de la Petite Kabylie défendaient aux femmes jeunes de sortir de la maison et de se montrer aux hommes. Ignorant tout cela, j'avais préparé des habits propres pour me rendre à la messe. Ma belle-mère les vit étalés sur le dossier d'une chaise. Elle sortit en coup de vent, alla chercher Taïdhelt qui avait autorité sur la maison. Taïdhelt était douce et de caractère pondéré. Me montrant les vêtements préparés sur la chaise, elle m'en demanda l'usage.

— Je vais à l'église, dis-je, vous savez bien que nous sommes chrétiens ?

— Il ne convient pas qu'une jeune femme de la famille Amrouche sorte en plein jour et soit vue par les gens du village : ce serait une honte ineffaçable, nous serions la risée de tout le monde et notre famille est une famille puissante et honorable !

— Que faire alors ? répondis-je. Il faut pourtant que j'aïlle à l'église, j'y suis forcée moi aussi.

— Il faut vous lever avant la première prière, et ne revenir qu'à la nuit, afin que personne au village ne puisse dire qu'il vous a vus aller chez les Roumis.

Nous dûmes obéir. Pendant des années nous nous levâmes avant l'aube par tous les temps et partîmes en cachette. Les Sœurs m'ouvraient dès que je frappais et me faisaient entrer dans la classe. Tant que Mère Madeleine fut Supérieure, elle me fit manger avec les pensionnaires qu'elle avait à l'époque.

Les jours où il me fallait rentrer plus tôt pour une raison grave — maladie de l'enfant, par exemple — nous passions par des chemins détournés à travers champs pour atteindre la maison, où je sentais sur moi des regards hostiles. J'étais celle qui avait renié sa religion et envoûté le fils chéri.

Parmi toutes ces femmes, une vieille charmante, la grand-mère maternelle de mon mari, Lalla Aïni, m'avait adoptée sans restrictions et avait déclaré à Lalla Djohra, sa fille :

— Maintenant, c'est ta belle-fille qui te remplace auprès de moi ; chaque fois que l'occasion s'en présentera, c'est elle que j'inviterai.

Elle tint parole ; je l'ai toujours trouvée pour m'aider ou me soutenir en cas de difficulté.

Il y avait deux clans distincts dans cette famille. D'une part *les Amrouche d'en bas* — la famille de mon beau-père Ahmed — et de l'autre, *les Amrouche d'en haut* — les femmes et les filles du grand-père Hacène. Cette dernière famille devait, en toute circonstance, avoir la priorité sur la première, car, en définitive, c'était le grand-père qui nourrissait toute cette ruche de frelons, et c'était sa femme, Taïdhelt, qui tenait la bourse et les provisions.

La famille d'en bas jalousait celle d'en haut, et celle d'en haut n'avait guère d'estime pour celle d'en bas, la considérant, à tort ou à raison, comme privilégiée.



Un jour de l'été 1900 on vint annoncer à Taïdhelt une mauvaise nouvelle : son gendre, Lârbi-ou-Herrouche, s'était noyé dans un endroit

appelé Ras-el-Oued. Il possédait non loin de là une épicerie ; il vendait en outre des étoffes aux Arabes. On l'avait trouvé mort dans le coin écarté où il s'était retiré avant la prière pour faire ses ablutions.

Les autorités l'avaient déclaré « mort par accident ». On l'avait ramené au village, mais c'était pendant les fortes chaleurs, et le corps ayant déjà séjourné dans l'eau et étant très enflé, on dut l'enterrer le soir même. Fatima, la sœur de mon beau-père, fut donc veuve, et quelques mois plus tard se réfugia à la maison paternelle. Elle avait trois enfants dont l'aîné, un garçon, ayant couché près du cadavre de son père, avait contracté une mauvaise fièvre. Durant bien des jours, il fut entre la vie et la mort. La petite fille, Ouardia, avait trois ans, et le dernier un an à peine.

Tout ce monde vint augmenter la population déjà dense de la maison. C'est alors que mon beau-père décida de faire construire un autre bâtiment, du côté du pressoir à huile. Il y mit les maçons et pendant l'année 1900-1901, ils édifièrent ce qu'on appelait « la maison neuve » et « l'étage neuf ».

En cet été 1900, la température fut étouffante et les femmes, la nuit, couchaient à la belle étoile, dans la cour, sur un linge étendu à même le sol. Mon beau-père dormait dans le vestibule, sur l'un des deux bancs de pierre construits à cet effet. Moi, je couchais dans la maison aux provisions où j'avais suspendu le berceau de mon fils Paul. Nous étendions sur une natte une couverture en poil de chameau qui servait à monter à mulet, et le jour de marché, nous étions tenus de donner cette couverture, et nous nous rendormions à même la natte et le drap, mais nous étions si jeunes !

En septembre, ma belle-sœur Ouahchia mourut de la tuberculose ; on avait dû lui couper les cheveux, car elle était couverte de poux. Elle avait tellement maigri que ses traits en étaient déformés. Mais Lalla Djohra déclara que sa fille avait été empoisonnée par sa co-épouse, laquelle lui aurait fait « manger des sortilèges » — *ibechcoulen* — entre autres des déchets de singe... C'est pourquoi, la pauvre fille, avant de mourir, ressemblait à cet animal... J'eus beau répéter à ma belle-mère que sa fille était morte de maladie et de manque de soins, comme la plupart des filles Amrouche (avant Ouahchia, il y avait eu, m'avait-on raconté, Aïcha sa tante, Dahbia, Meg-douda, et bien d'autres encore), Lla Djohra exigea de son gendre qu'il chassât la femme qu'il avait avant d'épouser Ouahchia : et c'est ce qu'il fit.

Dans le village, une fille venait d'être répudiée, et comme son père appartenait à notre clan, c'est Taïdhelt, avec la permission du grand-père, qui avait payé la dot restituée au mari. Cette fille, Zahra T'Gouarab, était, disait-on, très belle, et mon beau-père décida de l'épouser. Il ne put y réussir cette année-là et elle fut fiancée à un homme d'un village voisin qui fit beaucoup de frais pour elle, et, pour quelque temps, on ne parla plus de l'affaire.

Vint la saison des olives. Cette époque de l'année, à Ighil-Ali, est celle où l'on est le plus bousculé, car toutes les femmes, jeunes ou vieilles, doivent aller à la cueillette. Levées avant l'aube, vêtues de leurs plus beaux atours et fardées, les pieds chaussés de ces sortes de babouches hautes et souples de couleur écarlate, ornementées de dessins noirs, parées de tous leurs bijoux, les femmes se rendaient aux champs. Toutes les femmes aiment le temps des olives, car c'est celui où elles peuvent sortir. Elles rentraient aux étoiles, éreintées mais heureuses.

Pour moi, cette année-là fut sinistre, la plus sinistre que j'ai vécue dans cette maison. Comme toutes les femmes participaient à la cueillette, je fus désignée pour garder la maison, trier les deux couffins de grain qui devaient être moulus dans la nuit, et préparer le repas du soir. Il fallait s'y mettre de bonne heure : c'étaient de gros couffins, l'un d'orge pour les femmes et les ouvriers, l'autre de blé pour les hommes. Ma belle-mère et Douda, sa co-épouse, cuisaient les galettes qu'elles emportaient avec des figes sèches pour le repas de midi et le goûter.

J'avais à m'occuper de Paul qui venait d'avoir six mois et je n'étais pas assez forte ni habituée à ces travaux. Je m'efforçais, cependant, de satisfaire la famille. La grand-mère Aïni venait tous les jours me tenir compagnie. Etant presque aveugle, elle ne pouvait m'être d'une réelle utilité. Elle berçait Paul, mais quand elle voulait le sortir du berceau, il pleurait très fort, car il avait peur de ses yeux fermés. Je triais d'abord le grain, puis je me mettais au déjeuner de mon mari qui enseignait chez les Pères ; après quoi je prenais l'immense plat de bois qui sert à rouler le couscous et je roulais, roulais, remplissant les tamis ; ensuite, j'allumais le feu et je faisais cuire le tout. Alors, la nuit venue, la lampe à huile allumée, Lla Djohra et Douda servaient tout le monde ; les ouvriers dans le vestibule, les hommes à part, et enfin les femmes et les filles qui entouraient le grand plat de frêne monté sur pied.

Les jours passèrent. Octobre, puis novembre, puis décembre. Vint Noël. Les olives étaient cueillies, les fillettes de la maison pouvaient aller glaner pour leur compte : les mères, parfois, laissaient à dessein des olives...

Cette nuit de Noël, je couchai chez les Sœurs ; elles m'avaient invitée à souper avec leurs pensionnaires. J'avais passé la journée chez elles, avec les ménages chrétiens : Merzoug, Chlîli, Slimane, Mouhouv. Le lendemain, à la nuit noire, je rentrai à la maison.

Belkacem recevait des Pères cinquante francs par mois. Avec cette maigre somme, nous crûmes que nous pourrions couvrir, plafonner, crépir et carreler l'étage que mon beau-père faisait construire, car, dans notre naïve jeunesse, nous pensions nous installer pour la vie !

Mon mari fit venir à son compte, de Bougie, les tuiles, les lattes, les carreaux et les vitres. J'ai su plus tard qu'il avait dû emprunter pour cela. C'est en 1901 que nous pûmes nous installer. Je continuais à vivre en famille, mais j'avais toujours dans ma malle du pain, du camembert et une boîte de sardines. Parfois même, le samedi soir, Belkacem faisait rôtir un morceau de viande chez M. Jean, le cuisinier des Pères.

Outre Hemma, ma belle-mère Djohra avait un autre frère du nom de Khaled ; cet homme était déjà vieux, chauve, et n'avait plus de dents. Il était haut de taille et sec comme du bois, les traits réguliers, l'air très intelligent : chez lui comme chez son frère Hemma, on sentait la fin d'une race.

Khaled était marié à sa cousine germaine, une orpheline qui avait été élevée par la grand-mère Aïni. Pour des raisons que j'ignore, Khaled s'était séparé de sa famille en 1900, et les parents, surtout la mère, ne pouvaient s'en consoler. Sa femme, à plusieurs reprises, avait eu de très beaux enfants, car elle était très belle, mais aucun d'eux n'avait pu finir l'année. Dès qu'ils commençaient à marcher à quatre pattes ou même à se tenir contre les murs, ils étaient emportés par un mal incurable. J'ai assisté à la mort du dernier, enlevé en quelques jours et que j'avais vu magnifique ; il avait même perdu la vue avant sa mort.

La mère — Lalla Aïni — et Khaled, son fils, se rencontraient parfois dans notre maison. C'est ainsi que j'assistai un jour, horrifiée, à l'une de leurs disputes : la mère aveugle reprochait au fils son abandon, l'autre répondit qu'il avait assez travaillé pour mère, frère et sœur. La discussion s'envenima. Khaled en vint à dire :

— Quand tu mourras, je souillerai ta tombe !

Je revois encore l'air terrible que prit la vieille femme : Un doigt braqué vers son fils, elle proféra :

— « *Rob a Khaled ammi, ak yefk Rebbi i yibberdan idbeygen d'chbbabhat iremgen !* » Ce qui veut dire : — « Fasse Dieu, Khaled mon fils, que tu passes par des chemins étroits et que tu te trouves en face d'ennemis adroits ! »

Ils ne se revirent jamais. Trois ans après, au désespoir de la vieille femme, on lui rapportait le cadavre de ce fils tant aimé : la malédiction s'était réalisée, il avait été tué par des hommes adroits, dans des chemins étroits. Un jour que sur sa mule, son fusil à l'épaule, il revenait du marché des Aïth-Warlis, il dut être suivi par un ennemi ou bien surpris par un malfaiteur : une balle lui avait traversé le crâne, crevant un œil et sortant par la nuque.



Les coutumes, à Ighil-Ali, n'étaient pas comme celles de chez nous. Ainsi, pour une mort, on ne fait pas la *sadbaga* — l'offrande — comme dans mon village ; on se contente, quand on en a les moyens, de préparer un repas somptueux pour les étrangers qui viennent des contrées voisines présenter leurs condoléances.

Dans la famille, personne ne songeait à la communauté, chacun tirait pour soi ; il arrivait que ma belle-mère et Douda, quand Taïdhelt était couchée, montent sur la jarre de blé et en prennent deux ou trois mesures pour les vendre et se partager l'argent ; il en allait de même pour la farine d'orge qui nous parvenait par sacs de Tizi-Aïdhel où le grand-père Hacène avait des biens. En outre, toutes deux, surtout ma belle-mère, avaient des parents miséreux, et elles les aidaient autant qu'elles pouvaient. Farine, huile, galette ou couscous, tout cela était donné sans mesure ; Taïdhelt elle-même nourrissait les enfants de sa fille veuve, Fatima.

La plus grande industrie d'Ighil-Ali était celle de la laine. Les hommes se rendaient au loin, dans les villes du sud, pour acheter de lourdes charges de laine ; ils descendaient jusqu'à Ouargla, Djelfa et Laghouat, en passant par Aumale et Msila. Ils portaient le mercredi, avec comme provisions de bouche une galette, quelques figes, des olives et une gourde en peau de chèvre pleine d'eau. Ils ne revenaient que le samedi soir, épuisés par cette longue marche dans le désert.

D'autres qui possédaient un petit capital, le faisaient fructifier à Tizi-Ouzou, à Orléansville, à Miliana ou à Batna. Ils étaient de retour avec les premiers froids, ayant amassé une petite somme qui leur servait à acheter la provision de blé pour l'hiver.

Les femmes, elles, du printemps à l'automne, tissaient des burnous ; elles ou leurs maris vendaient ces burnous et l'argent était réservé à la maison.

Lla Djohra, ma belle-mère, m'a raconté que, du temps de sa jeunesse, alors qu'Haçène-ou-Amrouche et son fils Ahmed vivaient ensemble, il fallait se lever avant le jour : certaines femmes se mettaient au moulin, les autres au métier à tisser, pendant que le vieux grand-père, assis au coin du feu, se faisait chauffer des tasses de café. Ma belle-mère qui travaillait dur avait le sommeil lourd ; aussi, elle suppliait Taïdhelt de la réveiller.

Depuis que le grand-père n'était plus là, les femmes avaient plus de liberté, mais elles devaient cependant tisser des burnous, comme dans toutes les maisons du village. Le bénéfice était souvent très mince, mais on n'était pas resté inactif.

Les hommes qui n'avaient pas assez d'argent pour acheter de la laine, fabriquaient des peignes à carder — *iqerdhachen*. Cela ne demandait qu'une petite mise de fond et peu d'espace. C'était ce que faisait le père de Lla Djohra ; tant que ses yeux ont vu clair, il a travaillé de la sorte. Le lundi, il portait au marché tous les peignes à carder de la semaine — trente kilomètres à pied aller et retour...

Ighil-Ali est un pays très pauvre ; le terrain est schisteux, les cultures de céréales rares, aussi les gens attendent-ils le jour de marché avec impatience pour se ravitailler. Je trouvais beaucoup de différence entre mon village de Tizi-Hibel et Ighil-Ali ; chez ma mère, nous n'achetions rien ; même le bétail était engraisé à la maison.

L'hiver, quand la rivière pouvait faire tourner la roue du moulin, on ouvrait la maisonnette et les villageois y portaient leur grain. Rabah, un cousin éloigné qui travaillait chez nous et y était nourri, s'occupait de ce moulin et on le payait en farine. Durant quelques hivers nous avons pu avoir ainsi une bonne provision.

Nous étions au printemps 1901. Les olives avaient été rentrées et moulues, et une grande quantité d'huile avait été recueillie dans les jarres. Mais quelles fuites ! même les gamines couraient au moulin chercher de l'huile qu'elles revendaient pour s'acheter des terraillettes.

Mon beau-père Ahmed, lui, ne s'intéressait à rien d'utile. Il se tenait au café du matin au soir, laissant les ouvriers qu'il nourrissait, aller aux champs sans surveillance, et travailler selon leur bon plaisir. Un jour, il se rendit à Tizi-Aïdhel pour chercher deux mules chargées de blé. Au « Col de la pierre », une des mules glissa et tomba au fond d'un ravin, or c'était la mule rouge, que le grand-père Hacène aimait beaucoup : il l'appelait *Gazelle*...

L'homme à qui avait été fiancée Zahra T'Gouârab étant mort, mon beau-père déclara qu'il voulait épouser cette jeune femme. Il le fit en décembre 1901. Ce fut une grande noce, avec des musiciens venus de la plaine. Durant quelques jours, nous eûmes de vrais festins. Les sept jours de liesse rituelle écoulés, Zahra prit sa place parmi les autres femmes. Et chacune des trois, à tour de rôle, passait la nuit avec mon beau-père dans *la* maison neuve. Mais Douda voulut avoir le même trousseau que la nouvelle épousee. Elle abandonna ses petites filles à Ighil-Ali et partit se réfugier chez ses parents. Or, comme elle attendait un bébé dans le courant du mois, Taïdhelt alla la chercher, car il ne convenait pas qu'elle accouche dans sa famille.

Ma belle-mère Djohra et Douda avaient mis sur le métier un burnous blanc très fin destiné à leur époux commun Ahmed-ou-Amrouche, mais celui-ci ayant épousé Zahra, elles décidèrent de désertier le métier et exigèrent que ce fût la nouvelle femme qui continuât de tisser. C'était la pagaille. Mon beau-père avait à l'époque un peu plus de quarante ans. Il était de taille moyenne, mais paraissait grand avec le guennour. Il était très brun, avec des yeux fauves enfoncés dans les orbites ; il portait la barbe et la moustache. Je lui trouvais un air farouche et n'aimais pas beaucoup être auprès de lui.

Paul marchait maintenant. C'était un très beau petit, avec une tête blonde bouclée, et de grands yeux dorés qui lui mangeaient toute la figure. La famille entière en raffolait, car les garçons manquaient chez nous. Les habitants du village eux-mêmes le gâtaient et *Poupoul-ou-Amrouche* était connu à la ronde. Nous habitions l'étage que nous avions aidé à construire, une très grande pièce rectangulaire avec quatre fenêtres, et deux portes, l'une donnant sur le balcon, l'autre du côté de la petite terrasse. Il y avait des vitres à ces fenêtres et une cheminée ornée de mosaïques. On y était très bien l'été, mais on y gelait l'hiver, car la cheminée fumait.

J'avais pris le parti de ma belle-mère : toute la maison s'était liguée contre la nouvelle épouse qui jouissait, disait-on, de beaucoup de privilèges ; j'aurais dû rester neutre, mais j'étais encore bien jeune. Pourtant Zahra ne m'avait rien fait à moi, et, souvent, elle chargeait Paul sur son dos.

Les mois passèrent. Le printemps était revenu. Douda qui avait accouché d'une autre fillette était repartie dans sa famille, et ma belle-mère, Lla Djohra elle-même, s'était retirée chez ses parents. La jarre en alfa pleine de blé diminuait à vue d'œil. Taïdhelt avait permis le mariage de mon beau-père avec Zahra pour punir ma belle-mère et Douda de s'être plaintes à sa co-épouse, la seconde femme d'Hacène-ou-Amrouche, de ce qu'elle-même nourrissait sur leur dos les orphelins de sa fille et tous ses petits enfants. Le grand-père lui ayant alors enlevé la direction de la maison, elle avait dit :

— Je leur planterai une ronce près du foyer — cela signifiait un ennemi.

Nous étions en 1902. Je m'étais disputée avec Zahra qui avait voulu me donner des ordres. Je déclarai qu'à partir de ce jour, je ne vivrais plus dans la maison familiale, et je me retirai avec mon mari et mon petit. Quand vint l'été, Belkacem, mon fils et moi nous allâmes à Tizi-Aïdhel, chez le grand-père. C'est alors que naquit sa fille Aïcha : il venait de prendre une jeune femme qui n'avait jamais eu d'enfant. Il s'était remarié une vingtaine de fois, alléguant qu'une femme épargne une domestique, mais surtout dans l'espoir d'avoir un deuxième héritier, ce qui mettrait un frein aux désordres de son fils aîné — mon beau-père — qui, imprévoyant, n'avait fait que dépenser de l'argent sans en gagner jamais.

Hacène-ou-Amrouche nous reçut cordialement. Il y avait là sa fille Tassâdit et la mère de celle-ci, une femme déjà âgée, et l'autre épouse qui venait d'accoucher. Le cousin Madani nous avait accompagnés pour des raisons de famille. Nous sommes restés deux jours ; le troisième, escortés d'un fellah, nous revînmes à dos de mulet, avec des cadeaux.

Taïdhelt avait été chargée de nous constituer notre provision de blé ; j'avais une petite réserve d'huile ; pour le reste, mon mari gagnait sa vie. Je fis une fausse-couche et demeurai longtemps très faible ; enfin je me relevai, et, la saison des olives étant revenue, je suis allée à la cueillette avec les autres femmes. Il m'était pénible de marcher sur la

terre durcie par le gel, mais puisque les autres y réussissaient, pourquoi pas moi ?

Dans la « ruelle des Amrouche », se trouvent, en plus de la nôtre, trois maisons qui appartenaient à des cousins germains de mon beau-père, plus une autre habitée par les Ifetouhen. La ruelle était fermée, la nuit, à l'aide d'un lourd portail semblable à celui du vestibule, et chacune des maisons avait sa cour défendue par un même portail.

Dans l'une des maisons vivait un certain Salah-ou-Amrouche dont la mère, Yamina T'ouléla, était appelée par les enfants : Touêla. Cette femme, très gaie et très laide, louchait d'un œil ; elle était noire et sèche comme un piquet de bois. Elle subsistait grâce à la rapine, ramassant les olives dans les champs dont les maîtres étaient absents ou occupés ailleurs. On l'aimait bien chez nous et jamais on ne lui refusait ce qu'elle demandait. A mon mari, elle avait coutume de réclamer deux sous pour s'acheter du tabac à priser dont elle usait, disait-elle, pour sa santé. Pendant les siestes, l'été, elle allait visiter les champs de figues de Barbarie, elle en rapportait de lourds couffins qu'elle mettait à sécher pour la saison d'hiver.

J'aimais aussi la société de la grand-mère de mon mari, Aïni. Elle avait l'habitude de raconter les tenants et les aboutissants des familles Amrouche et Merzouk. Elle m'apprit que la maison que nous habitons était, avant 1871, la propriété des Imerzouken : quatre frères très unis par une mère énergique, mais aveugle. Elle me dit avoir connu le grand-père Hacène-ou-Amrouche très jeune : il était le troisième fils d'une femme originaire de Taqorabth ; cette femme était demeurée veuve avec cinq garçons : Mohand, Hacène, Tahar, Lhoussine et Cherif.

Je sus qu'elle était, elle, d'une famille aisée, et qu'elle apportait de chez ses parents de la galette de blé, des figues, de la farine d'orge grillée pétrie avec de l'huile d'olive et saupoudrée de sucre — *thizemith* — qu'elle partageait entre ses enfants Mhend — appelé également Hemma — et Khaled. Et Hacène-ou-Amrouche, alors enfant, couché sur le ventre, en train de fabriquer des peignes à carder, recevait aussi sa large part. Un jour qu'il travaillait ainsi, il s'était endormi et avait crié en rêve :

— Attrape mon cheval ! Attrape mon cheval !

Il s'était réveillé en sursaut, disant :

— Où est-il, le cheval ?

Et Aïni de lui répondre :

— Tu as rêvé, mon petit Hacène. Il n'y a pas de cheval !

C'est à partir de ce jour qu'Hacène-ou-Amrouche songea à s'engager chez les Roumis. Quand il eut dix-huit ans, il rejoignit les spahis, à Bordj-bou-Arreidj, et c'est de là qu'est venue sa fortune.

La vieille Taïdhelt m'avait conté le reste de l'histoire : le spahi Hacène-ou-Amrouche avait vite gravi les échelons, puis, ayant appris à parler le français, il devint interprète. Après plusieurs unions, il avait épousé Taïdhelt qui était très jeune à l'époque. Ils habitaient une grande maison dans la ville. Le grand-père s'était fait des connaissances parmi les Arabes, il avait loué de nombreux champs, semé du blé, et, pour battre le grain, il se servait des chevaux de l'armée : ces bêtes battaient le blé la nuit : au petit jour, il les menait à l'abreuvoir, les douchait, et les ramenait à l'écurie, aussi fraîches que si elles n'avaient pas passé la nuit sur l'aire. C'est ainsi qu'au dire de Taïdhelt, il avait amassé sa fortune. A la maison, les femmes tissaient la laine, car le grand-père exigeait que tout le monde travaillât.

Il avait fait la guerre de Crimée et appelait Sébastopol « la ville du cuivre ». Ce n'est qu'après 1871 qu'il revint à Ighil-Ali. Après un exil de trente ans, soulignait Taïdhelt. Il obtint du Gouvernement une concession qu'il-revendit. Il avait servi durant vingt-et-un ans.

Hacène-ou-Amrouche, avec ses femmes et ses enfants, s'installa au village natal. Il fit l'acquisition de grands champs d'oliviers, d'un autre de figuiers et d'un troisième de figues de Barbarie. Il lui restait encore un peu d'argent qu'il plaça chez des cultivateurs solvables, à un taux raisonnable.

Mon beau-père Ahmed, à l'époque, devait avoir une douzaine d'années. C'était, m'a dit la grand-mère Aïni, un garçon haut sur jambes, très maigre et très brun. Il était fort gâté et fut surnommé *agoun* — l'idiot — parce qu'il baragouinait l'arabe et le kabyle ; quand la famille allait ramasser les olives, il avait un tout petit couffin ; chaque fois qu'il le remplissait d'olives, son père lui . donnait un sou et, derrière le dos d'Hacène-ou-Amrouche, les femmes remplissaient le couffin du petit Ahmed pour qu'il ait plus de sous ! Mais il semble que cela empêchait l'enfant de prendre goût au travail.

Quand son fils fut un peu grand, Hacène-ou-Amrouche le maria à une fille du village. Tandis que le fils épousait la jeune Douda, lui, le père, épousait la sœur aînée de celle-ci, et la noce eut lieu le même jour.

La femme de mon beau-père, qui était encore enfant, ne voulut pas rester ; elle repartit chez ses parents où elle vécut encore sept ans.

Quand elle revint, mon beau-père avait épousé une cousine éloignée, Djohra, la fille de Lârbi-ou-Merzouk — ma belle-mère. Il y eut, paraît-il, des disputes épiques entre les deux co-épouses, dont la plus jeune était soutenue par sa sœur aînée, mariée au grand-père Hacène. On leur avait partagé la laine et chacune devait tisser toute seule un burnous : c'était à qui finirait la première de préparer le fil, afin de prendre possession de la meilleure place pour installer le métier. Or Douda était fortement secondée par sa sœur, par Taïdhelt et ses filles. Ma belle-mère, elle, était aidée par sa mère Lalla Aïni, et par sa tante, mais elle avait toujours le dessous, car elle avait déjà enfanté (mon mari et un autre garçon, qui mourut très jeune, sans doute par manque de soins).

Le grand-père n'estimait guère son fils ni ses brus ; il avait coutume de les appeler : « *rebbet-l'emcassir* » — la tribu des éclopées ; selon lui, elles étaient paresseuses.

Il avait divorcé de la sœur de Douda et ramené une toute jeune femme des Aïth-Aïdhel, puis une autre de la même région, très belle, celle-là, et qui s'appelait Ouardia — la rose.

Mohand-ou-Amrouche, le frère aîné d'Hacène, père de Cherif et de Madani, venait de mourir. Cherif qui avait quinze ans, prit possession de l'héritage et, malgré les conseils de prudence de son oncle, fit des folies de prodigalité. Hacène-ou-Amrouche, obéissant à la coutume, épousa la veuve de son frère pour tenter d'endiguer le mal, mais en vain. Cherif était revenu des Aïth-Aïdhel avec une femme d'une grande beauté, mais qu'on disait de mœurs légères. Pourtant, depuis son arrivée à Ighil-Ali, personne n'avait rien à lui reprocher. Les jours passèrent. La mère de Cherif et de Madani quitta Hacène-ou-Amrouche pour revenir auprès de ses enfants. Les dettes furent payées par Hacène, mais celui-ci prit comme gage l'un des meilleurs champs appartenant aux héritiers de son frère Mohand : *Ighil*.

A cette époque-là, Hacène-ou-Amrouche avait remis son petit-fils, Belkacem-ou-Amrouche, entre les mains de sa grand-mère maternelle Aïni pour qu'elle veille sur lui, car il craignait que les autres femmes lui fassent du mal. Dès que l'enfant fut plus grand, il le confia aux Pères Blancs qui le prirent en pension. Lui-même avait quitté Ighil-Ali avec ses femmes pour vivre loin de son fils Ahmed dont il disait que les mains étaient faites pour dépenser l'argent au lieu de le gagner.

Il vécut quelques années dans une tribu appelée *Izenaguen*, puis il alla s'installer à Tizi-Aïdhel, pays de l'une de ses épouses — Tabhoutihth —

où il acheta et prit en gage des propriétés assez vastes pour les faire vivre largement lui et sa famille. A son fils, il avait abandonné ses propriétés d'Ighil-Ali, ainsi que la maison et le pressoir à huile.

Les choses en étaient là, en 1900, quand je suis arrivée.